

ÉDOUARD LE SANS NOM

par
CLAUDE LEROY

Édouard est un homme sans nom. Ce n'est pas pour autant un homme sans qualités : *Les Faux-Monnayeurs* ne le privent nullement d'assise narrative. Et rien n'interdirait qu'on établisse sa fiche d'état-civil, comme le fait Gracq pour ses personnages :

- Prénom : Édouard.
- Âge : la trentaine.
- Famille : une demi-sœur. Des neveux, surtout.
- Lieu de résidence : retour de voyage.
- Profession : écrivain en panne. Tient un Journal, à la place.
- Situation sentimentale : l'entre-deux.

Mais une lacune intrigue. Tout au long du roman, il reste Édouard tout court. Et depuis 1925 chaque lecteur s'en étonne : ce romancier de roman est un homme sans nom.

Étonnons-nous aussi, pour le principe. Les conventions du vraisemblable autorisent à supposer qu'Édouard dispose, comme tout un chacun, d'un patronyme. Rien ne laisse entendre qu'il a choisi d'écrire sous pseudonyme et qu'il faudrait entendre Édouard comme on entend Molière ou Voltaire. Un pseudonyme, au demeurant, n'efface pas le patronyme : il affiche plutôt son absence. Mais voilà : l'identité complète d'Édouard, assurément connue de tous les protagonistes, répétée sur chacun de ses livres, reste inaccessible au seul lecteur. Personne ne vend la mèche. Autant dire que l'omission du patronyme — qui n'a évidemment rien d'un oubli — est faite pour attirer l'œil. L'idée naît vite que cette réticence est un de ces indices que Gide dispose, avec une négligence bien calculée, à l'intention de son lecteur actif. Plus encore qu'un appel, c'est un appât. Ce nom qui se dérobe si ostensiblement, ce manque à lire, stimule le désir d'interpréter, qui est d'abord un désir de compléter.

L'absence de nom isole Édouard. Son identité trouée le sépare des autres personnages plus sûrement que sa personnalité, son mode de vie ou ses conceptions esthétiques. Ce privilège onomastique est de nature à soutenir tout ce qui fait de lui un homme en marge. Le voici d'emblée sous le signe du singulier, de la réserve et du secret. Puisqu'aucun patronyme ne l'arrime à sa loi, Édouard se voit préposer ou prénommer — à la transgression, mais aussi à l'esquive (il se défile vo-

lontiers) : le poids de la tradition, l'impératif de la transmission, la continuité familiale, comment auraient-ils prise sur lui, qui ne leur donne pas *barre fixe* ? À demi-oncle, demi-nom : c'est sa mesure.

Son identité défective l'apparente, en effet, à ceux qui le fascinent par leur inachèvement : les adolescents. Eux aussi sont en mal de nom : pas plus que la sienne, leur identité n'est décidée ni close. Chacun à sa façon, violente, sournoise ou timorée, les adolescents cherchent à s'éloigner du patronyme — et du père — parce qu'ils ont besoin, justement, de se faire un nom bien à eux. Contre le nom de famille qui affilie et assujettit, ils habitent plus volontiers leur prénom, qui déclassé et singularise. Mais qui fragilise aussi. Après la fugue, même un Bernard regagnera vite le nom reçu en retournant à un foyer qu'il ne reconnaissait plus comme le sien. Mais pas *Édouard-tout-court*, où s'entend alors un discret éloge du parricide. Malgré ses velléités, son art des demi-mesures et son goût paradoxal du confort passionnel, le romancier sans nom serait-il le seul vrai bâtard des *Faux-Monnayeurs* ? Ce qu'il signe, de son paraphe lacunaire, c'est peut-être que l'écriture n'est rien d'autre, pour lui, que l'adolescence retrouvée à volonté.

Mais il est clair que le privilège d'Édouard met également en cause son statut de personnage. Ce n'est pas seulement des autres protagonistes qu'il se distingue, c'est de la fiction tout entière. Là s'affirme encore sa vocation d'intermédiaire, de passeur. Si la critique, depuis toujours, s'est interrogé sur le degré de parenté qui unit le romancier Gide à son héros romancier, c'est aussi parce que le retrait du nom crée entre l'auteur et son personnage un espace d'intimité, une sorte de familiarité énonciative, dont le lecteur est pris à témoin — c'est le « Journal d'Édouard » qu'on lui présente — et qui est propice à l'identification. On ne saurait prétendre, et pour cause, qu'Édouard n'est qu'un prête-nom de Gide, mais c'est le prénom — la solitude du prénom — qui prête ici à rapprochement. Le silence sur le nom est interprété bientôt comme un aveu par l'oblique : pour compléter l'identité du personnage, le nom de l'auteur ne fait-il pas l'affaire ? La vacance du patronyme donne prise et belle prise au diable.

C'est pourquoi, tout nom bien pesé, le lecteur ferait bien de rester sur ses gardes. *Édouard Gide*, ce serait là une identité assurément bâtarde, mais alors d'une bâtardise à ne surtout pas réduire. Comment, sans dommage, introduire une filiation nouvelle dans un roman qui s'écrit contre son emprise ? Ce serait tourner la fiction contre l'écriture. Qu'Édouard soit un bâtard de Gide, pourquoi pas, si l'on tient à filer la métaphore en brusquant la raison narrative, et plus résolument fugueur que Bernard, c'est bien possible. Toujours est-il que lui, Édouard, à la fin du roman, ne joue pas les fils prodigues. Malgré les proximités frôleuses, à chacun ses *Faux-Monnayeurs*. D'autant que ce tête-à-tête — ce texte-à-texte — est peut-être en trompe-l'œil.

Dans son *Journal* de l'an passé, à la date du 28 octobre, Édouard relit ceci : « On parle sans cesse de la brusque cristallisation de l'amour. La lente *décristallisation*, dont je n'entends jamais parler, est un phénomène psychologique qui m'in-

téresse bien davantage ¹ ». Aucun mariage d'amour, à ses yeux, n'échappe à la règle. Et même aucun couple, dans la durée, car il raisonne ici en orfèvre : c'est son éloignement de Laura qui attise en lui la curiosité du moraliste et, le poussant au néologisme, le change en émule de Stendhal. Car si celui-ci n'est pas nommé, c'est que l'allusion à *De l'Amour* est suffisamment éloquente pour n'avoir pas à être soulignée : le lecteur sait bien, même s'il ne sait que cela, que Stendhal a lancé dans ce livre une théorie de la cristallisation amoureuse par référence aux branches d'arbre qu'on jette dans les mines de sel à Salzbourg et qu'on retire, deux ou trois ans plus tard, « garnies d'une infinité de diamants ». La *décrystallisation*, que Stendhal décrit mais qu'il ne nomme pas, c'est au sceptique Édouard qu'il revenait, tout naturellement, de la baptiser. Dans un jeu de langage qui n'insiste pas, on devine un clin d'œil, une connivence culturelle de bonne compagnie. Cependant, cette citation démarquée faite par un romancier sans nom, par sa bizarre redondance, a quelque chose de troublant. Elle fait peser une menace indécise sur le « lecteur paresseux », puisqu'aussi bien Gide en veut d'autres...

Le plus sage paraissait donc de relire *De l'Amour* par-dessus l'épaule d'Édouard. Et surtout ce curieux chapitre X qui s'ouvre ainsi :

Pour preuve de la cristallisation, je me contenterai de rappeler l'anecdote suivante * :

Une jeune personne entend dire qu'Édouard, son parent qui va revenir de l'armée, est un jeune homme de la plus grande distinction ; on lui assure qu'elle en est aimée sur sa réputation ; mais il voudra probablement la voir avant de se déclarer et de la demander à ses parents. Elle aperçoit un jeune étranger à l'église, elle l'entend appeler Édouard, elle ne pense plus qu'à lui, elle l'aime. Huit jours après, arrive le véritable Édouard, ce n'est pas celui de l'église, elle pâlit, et sera pour toujours malheureuse si on la force à l'épouser.

Voilà ce que les pauvres d'esprit appellent une des déraisons de l'amour.

* Empoli, juin 1819 ².

Cet Édouard qui voyage lui aussi sans patronyme, cet amour de famille conçu de loin, ce quiproquo qui de près l'entrave et interdit la cristallisation, tout de même, voilà bien des affinités, et très électives, avec le roman de Gide. Et bien des différences aussi, mais c'est tout l'enjeu des déplacements auxquels ce scénario donne-lieu dans *Les Faux-Monnayeurs*. Faut-il voir, en effet, dans l'anecdote rapportée par Stendhal un des si nombreux pilotis du roman de Gide ? Aux exégètes d'en mesurer la portée. Toujours est-il que le nom fait signe. Un Édouard peut en cacher un autre.

1. Gide, *Les Faux-Monnayeurs*, Gallimard, coll. « Folio », 1972, p. 74.
 2. Stendhal, *De l'Amour*, Flammarion, coll. « GF », 1966, p. 51.